Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 6

Artikel: Le prince Eugène
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341716

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Prince Eugène

Un homme et un siècle [1]

Le IIIe Reich commémore en ce moment le 200e anniversaire de la mort du prince Eugène, « soldat du Reich », ainsi que l'appelle le maréchal von Blomberg dans un récent article de la *Bœrsenzeitung*.

Il est exact de dire qu'Eugène a consacré sa vie au Saint-Empire romain-germanique et qu'il ne servit pas seulement l'Autriche des Habsbourg. Il voyait loin. Prince de culture française et de naissance italienne, il a été un précurseur du germanisme moderne. Mais il est exagéré de prétendre que tous les pays allemands combattirent sous son commandement pour le « Deutschtum », car la Bavière et le Wurtemberg étaient alors attirés vers la France, et la Prusse, méfiante, ne se rapprocha de Vienne qu'après de longues hésitations.

La politique du prince Eugène, à la fin de sa vie, tendit à gagner la Prusse à ses vues, à conclure un pacte avec le roi Frédéric-Guillaume qu'il n'avait pas en grande estime. L'existence grossière du père de Frédéric-le-Grand, ses beuveries et son matérialisme répugnaient au vieux prince de Savoie, à ses goûts raffinés, à sa vaste culture. Malgré son aversion, il se rapprocha du « roi sergent » et réussit à capter la confiance de son fils Frédéric. Eugène n'aimait pas davantage le prince héritier que le père ; il le trouvait faux et dissimulé. Mais il jugeait que l'intelligence très vive de ce jeune homme et son ambition pourraient devenir dangereuses à ses voisins. Il prévoyait l'avenir, les rivalités

[1] Paul Frischauer. Version française de S. Stelling-Michaud. Editions Attinger, Neuchâtel.

et les guerres qui allaient mettre aux prises la jeune Prusse et la vieille Autriche.

Pourtant, il souhaitait « qu'une alliance entre les deux maisons de Habsbourg et de Brandebourg fût conclue pour l'éternité », montrant par là son ardent désir de consolider l'Empire. Mais l'Allemagne n'existait pas encore, pas plus que l'union germanique, et le maréchal von Blomberg attribue au prince Eugène des idées qui sont celles des dirigeants du IIIe Reich, et une haine de la France que le vainqueur des Turcs et de Louis XIV n'a jamais eue.

* * *

Louis XIV méprisait la faiblesse physique ; la laideur et la disgrâce le rebutaient. Sensible aux belles formes, il se détournait avec dégoût des êtres malingres et chétifs. Un jour, en 1683, le prince de Conti présenta à Sa Majesté un jeune homme de vingt ans, dont la physionomie étrange l'impressionna défavorablement. A vrai dire, le roi le connaissait fort bien, mais il affectait de l'ignorer. C'était un garçon de petite taille, d'une laideur extrême, le nez écrasé, la lèvre supérieure si courte qu'elle découvrait de longues dents presque noires, une bouche toujours ouverte, le menton fuyant. Cette figure ingrate était animée par des yeux intelligents, au regard profond.

Le prince de Conti, introduit dans la salle de réception, annonça au roi « le chevalier de Carignan ». Louis ne sourcilla pas. Il fit semblant de ne pas reconnaître ce visage déplaisant. « Sire, continua l'introducteur, le chevalier de Carignan voudrait être soldat comme son père. Il a appris à faire des armes et à monter à cheval avec moi. Il sollicite une compagnie ».

Mais le roi resta immobile en regardant par-dessus la tête légèrement tremblante du jeune homme, comme s'il n'avait pas existé. Le prince de Conti n'insista pas et entraîna son compagnon hors de la salle, sans que le roi ait daigné lui accorder un salut.

Le chevalier de Carignan, qui venait de subir cet affront, s'appelait Eugène, avait été destiné à l'état ecclésiastique à cause de sa santé débile. Il était le cinquième fils du comte de Soissons, prince de Savoie, colonel-général des Suisses et Grisons. Sa mère, Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, avait été l'amie du roi. Eugène n'oublia jamais l'humiliation que Louis XIV lui avait infligée. A partir de ce jour il le détesta. Son parti était pris ; il combattrait contre la France et forcerait le roi soleil à plier devant sa volonté.

Eugène partit pour l'Autriche avec Conti et s'arrêta à Bruxelles pour y voir sa mère que le roi avait exilée. Vienne était alors assiégée par 200 mille Turcs commandés par le grand vizir Kara Mustapha. Les récits de la cruauté des Turcs remplissaient l'Europe de terreur. C'est à Passau que le chevalier de Savoie fut présenté à l'empereur Léopold. Dénué de ressources, accompagné de son cousin Louis de Bade, Eugène est autorisé à rejoindre l'armée en qualité de volontaire-noble.

A Melk, il entend pour la première fois le canon et rejoint l'état-major du duc de Lorraine, général en chef de l'armée impériale ; Vienne était à la dernière extrémité. La garnison avait repoussé 53 assauts et fait 36 sorties. Le commandant de la ville, comte de Stahrenberg, était un brave. Les Turcs acceptèrent le combat à double front. L'armée de secours où figuraient 25 000 Polonais avec leur roi Sobiesky, attaqua furieusement, écrasa et mit en fuite les assiégeants. Vienne était délivrée, l'Occident sauvé des Tartares. Le volontaire Eugène de Savoie avait reçu le baptême du feu.

Le récit de sa carrière extraordinaire se lit comme un roman d'aventures. Le simple cavalier, sans grade et sans solde qui était entré, à Vienne, la bourse plate, couvert de boue et rompu de fatigue, le soir du 12 septembre 1683, allait devenir le plus grand général de son temps. Colonel d'un régiment de dragons à 21 ans, il força l'empereur à le remarquer. Sa bravoure téméraire, son esprit souple, sa clairvoyance qui embrassait d'un regard les situations

stratégiques les plus compliquées, lui donnèrent très vite une autorité surprenante dans les hautes sphères de l'armée. Ses avis étaient écoutés au conseil de guerre. Il était froidement arriviste, savait observer et se taire, attendre les occasions, capter les bonnes grâces des personnages influents.

A vingt-cinq ans il était général-major. Il se distingua au siège d'Ofen ; blessé, il est envoyé à Vienne pour annoncer la victoire à l'Empereur. Le jeune ambitieux avait une confiance illimitée en son étoile. Il savait que Louis XIV regretterait un jour de l'avoir méprisé. Sa vengeance, il la voulait éclatante. Sa confiance en lui-même se transmettait à toute l'armée. Comme tous les chefs nés, il aimait le soldat, s'occupait de son bien-être, comprenait ses besoins. Il avait l'intuition des mesures à prendre, une prodigieuse rapidité de décision. Sur le champ de bataille, au plus fort de l'action, il se faisait en lui une clarté parfaite, il dominait la situation et sentait une force qui le poussait à intervenir. Sans réfléchir, le génie agissait au moment voulu.

Blessé devant Belgrade, il fut longtemps malade. Il en profita pour étudier à fond la politique de l'Autriche. Ses talents de diplomate égalèrent bientôt ceux du militaire. Sa carrière ne compta plus que des succès. Son ambition était de commander une armée contre la France. Il y réussit, combattit plusieurs années en Italie contre le maréchal Catinat.

Mais il ne fallait pas songer à vaincre Louis XIV tant que les Turcs restaient menaçants. Eugène les mit en déroute à Zenta (1697), sur la Theiss et les anéantit. Il avait trente-quatre ans ; il était feld-maréchal de l'Empire. Exploitant sa victoire, avec quelques milliers de cavaliers, il s'empara de la Bosnie. Sa gloire grandissante inquiétait Louis XIV qui lui offrit le bâton de maréchal de France, mais le petit prince de Savoie était fier, sa blessure d'amour-propre saignait encore ; il refusa.

La guerre de succession d'Espagne lui fournit de nouvelles occasions de briller. Il battit les meilleurs généraux de

Louis XIV, le maréchal de Villeroy qu'il fit prisonnier à Crémone, le duc de Vendôme. Inspiré par son ami, le grand diplomate suisse, François-Louis de Saint-Saphorin, il ameuta l'Europe entière contre la France.

Le duc de Marlborough, l'illustre général anglais, partagea le commandement des armées alliées avec Eugène. Ils s'entendaient fort bien et n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Ils battirent les Français à *Hœchstaedt*, en Bavière, firent prisonnier le maréchal Tallard. Eugène délivra Turin assiégée par le duc d'Orléans, chassa les Français du Piémont et de la Lombardie et entra en triomphateur à Milan. Puis, ses armées envahissent la France du Nord, assiègent *Lille*, qui succombe le 7 novembre 1708. Louis XIV est aux abois, la France épuisée, la famine menace. Mais, malgré la misère, le pays se ressaisit et donne au roi une dernière armée de 80 000 hommes. *Tournay* se rend aux alliés, mais la bataille de *Malplaquet* est une victoire indécise, chèrement payée. Louis XIV refuse la paix humiliante qu'on veut lui imposer. Il tiendra bon jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à son dernier homme. Eugène n'a plus de haine pour le vieillard de Versailles. Il est devenu son égal et il sait que le roi ne le méprise plus. Mais il est las de la guerre, il a horreur de répandre le sang. Il demande aux Français de respecter les lois de l'humanité, sans que son énergie indomptable fléchisse un instant. Président du conseil supérieur de guerre, il prépare sans cesse de nouveaux plans de campagne, veille aux approvisionnements, à l'équipement des armées, prévoit tout, calcule tout, anime tout le monde de son zèle. Les régiments l'acclament quand il passe dans son simple uniforme brun, la tête tournée vers l'ennemi.

Cependant, Louis XIV et l'empereur Joseph étaient morts. Charles VI monta sur le trône. Les Turcs redevinrent menaçants, soutenus par la France. L'Angleterre désirait la paix. Eugène, envoyé à Londres, fut accueilli par une foule en délire qui le couvrit de fleurs. Mais, ce fut à Rastatt que le prince Eugène et le maréchal de Villars signèrent

la paix. L'Angleterre fut de toutes les nations belligérantes la plus favorisée, elle reçut une partie du Canada, Minorque et Gibraltar, elle prit surtout à la France la première place en Europe. La France avait supporté presque tout le poids de la guerre et perdu un million deux cent mille hommes sur les champs de bataille et dans les hôpitaux. Louis XIV était mort, vieux et solitaire, son royaume épuisé.

Après la paix de Rastatt, la tâche principale d'Eugène fut l'assainissement des finances de l'Empire qui étaient dans un désordre incroyable, abandonnées au bon plaisir du fournisseur des armées, le juif richissime Oppenheimer. Le temps pressait, les Turcs avaient repris Belgrade. Eugène, avec 70 000 hommes en parfait état, campa près de *Peterwardein*, en juillet 1716, en face de 200 000 Turcs. Il passa à l'offensive et les mit en déroute en quelques heures. Le grand vizir tomba frappé d'une balle au front. La nouvelle de la défaite des Turcs se répandit dans toute l'Europe comme une traînée de poudre ; les cloches sonnèrent. La foi chrétienne avait vaincu les infidèles.

L'armée impériale continua sa marche vers le Sud, s'empara de Temesvar, de la Valachie, de Bucarest, de la Moldavie. Le rêve d'Eugène d'atteindre la mer Noire allait-il se réaliser ?

Tant que Belgrade se trouverait au pouvoir des Turcs, aucune paix durable n'était possible. Eugène se souvint d'une parole de juvénile enthousiasme qui avait fait sourire Max-Emmanuel de Bavière : « On arrive à tout par la persévérance et une ferme résolution ». Il reprendrait Belgrade qui passait alors pour la plus puissante forteresse de l'Orient. Trente mille janissaires d'élite y tenaient garnison. Une armée de secours de 200 000 Turcs était en marche.

Eugène établit son camp, en juillet 1717, devant *Belgrade*, repoussa les premières sorties, jeta un pont sur le Danube et commença les travaux de siège. Un ouragan détruisit le pont; l'armée de secours arriva le 31 juillet, la ville bombardée n'était déjà plus qu'une vaste ruine.

Quantité de jeunes officiers étrangers, des princes français, le frère cadet du roi de Portugal, âgé de vingt ans, les fils de l'électeur de Bavière, suivaient les opérations pour s'instruire auprès du plus grand génie militaire du temps. Eugène se souvenait que, trente ans plus tôt, il débutait ainsi, auprès du duc de Lorraine.

Son armée avait ses deux flancs appuyés au Danube et à la Save, deux fleuves impossibles à franchir sous les yeux de l'ennemi. Devant lui s'élevait une forteresse puissante, et derrière lui se massait une armée deux fois plus forte que la sienne. Sa situation semblait grave. Ses généraux conseillaient la retraite.

Le 16 août 1717, il donna ses ordres d'attaque rédigés avec un soin minutieux. Sa volonté implacable se communiqua à chacun de ses hommes. On ne pouvait s'en tirer que par une victoire. A minuit, dans un profond silence, il mit ses troupes en ligne. Un brouillard épais favorisa la marche d'approche, mais les colonnes perdirent le contact et la direction. L'aile droite vint buter sur une tranchée. On sonna l'alarme dans le camp turc. Des coups de feu éclatèrent. L'artillerie turque se mit à faucher les masses d'infanterie. Trop tard ! Une charge furieuse fit taire les batteries ; 177 escadrons balayèrent au galop l'immense armée qui avait rempli d'effroi la chrétienté.

Eugène donna aussitôt des ordres pour que la forteresse de Belgrade fût reconstruite « afin que la ville pût être nommée le rempart de la chrétienté, comme il convient à sa position ». Cette reconstruction fut confiée à un Suisse, le général Doxat de Démoret qui, de 1720 à 1730, transforma la citadelle turque, le Kalimegdan, en une forteresse à la Vauban. De puissants bastions entourèrent la place.

Le vainqueur quitta son armée pour rentrer à Vienne. Quand il traversa les camps, à cheval, dans son uniforme brun, son pâle visage incliné, ses yeux sombres fixés sur le sol, les soldats se pressèrent par milliers sur son passage. Une mélodie née dans les rangs accompagnait ses adieux aux troupes ; un chœur qui enflait toujours et qu'il entendit

longtemps encore, dans sa lente chevauchée, de forteresse en forteresse, de garnison en garnison, à travers les contrées qu'il avait conquises pour le Saint-Empire. Lorsqu'il arriva à Vienne, la chanson l'avait devancé. Dans les rues, femmes, enfants, soldats, officiers, tout un peuple le reçut en chantant :

Prinz Eugen, der edle Ritter...
Prince Eugène, le noble chevalier...

La fin de sa vie fut une apothéose.

Il continua, jusqu'à son dernier jour, à remplir scrupuleusement ses fonctions de président du conseil de guerre et à prêter à Charles VI le concours de son expérience et de son sens diplomatique. Il aurait aimé vivre la calme existence d'un gentilhomme campagnard dans ses terres de Hongrie. Il avait refusé la couronne de Pologne, parce que le pouvoir était incompatible avec son idéal philosophique.

Il recevait ses amis dans son palais de la Himmelpfortgasse où il vivait en compagnie de ses livres. Sa bibliothèque était une des plus riches d'Europe. Sa demeure du Belvédère, construite par l'architecte bernois Fischer-d'Erlach, s'élevait au milieu de jardins célèbres par leurs fleurs merveilleuses. En été, il s'en allait au Schlosshof, un château entouré de parcs à la française. Aucun prince d'Empire n'avait de résidences aussi somptueuses. Il avait soif de beauté, il la créait autour de lui, mais son goût du faste s'alliait à une grande simplicité d'allures.

Le philosophe Leibnitz et le poète J.-B. Rousseau furent ses hôtes. Il eut des amis fidèles comme l'illustre général de Saint-Saphorin, ce Suisse devenu ministre de Grande-Bretagne, à Vienne. Son existence fut embellie par l'amitié dévouée de la comtesse Batthyany. Il donnait des réceptions grandioses dont tout Vienne parlait. Il avait des idées géniales sur l'économie politique, sur l'agriculture, et son sens diplomatique n'était jamais en défaut.

Ce qui le distinguait par-dessus tout, c'était son attachement inébranlable au devoir. Lui, né en France, d'une

famille princière italienne, était devenu allemand. Il avait consacré toutes ses forces à sa nouvelle patrie. Il s'identifiait à l'empereur, à l'armée. La gloire du Saint-Empire romain-germanique lui tenait à cœur, comme son idéal. Il avait une mission, un but élevé.

Avec l'âge, son caractère s'était transformé. L'arriviste froidement calculateur avait disparu. Il songeait plus aux autres qu'à lui; son ambition personnelle était satisfaite. Inflexible et brusque, il ne perdait pas son temps en politesse exagérée ou en vaine courtisanerie. L'empereur acceptait la rude franchise de cet homme qui avait gagné trente-cinq batailles rangées, sauvé la couronne impériale et toute la chrétienté. Une énergie farouche animait ce corps débile. Dire la vérité était la seule façon de gagner son amitié.

Il ne recherchait en aucune façon la popularité. Il luttait avec courage contre le laisser-aller autrichien, contre les abus, le favoritisme, le gaspillage des deniers publics. Son unique préoccupation était de servir, « servir ceux qui servent bien » disait-il souvent. Il ne défendait pas les intérêts d'une famille, d'une dynastie, car la monarchie, pas plus que la guerre n'est une fin en soi ; elles doivent être utiles au bien général. Il pensait que les hommes sont au monde pour servir la communauté.

L'armée lui était entièrement dévouée. Les soldats l'adoraient. Les paroles de leur chef les touchaient de près quand il ordonnait : « Il faut épargner surtout les cultures pour éviter des plaintes et permettre au paysan sans le déranger de faire sa récolte au milieu des troupes ; l'économie, le commerce et le transport des marchandises ne doivent pas être troublés. »

Il basait la discipline sur l'amour et la bonté. « Je crois que les soldats auraient beaucoup plus de zèle si on les exhortait à faire leur devoir avec amour et plaisir au lieu de les y contraindre par la sévérité. » Il reconnaissait la nécessité de rapports plus humains entre les hommes et les officiers. Il fut le premier général des temps modernes à professer ces principes. Pour lui, le soldat n'était plus un

numéro, un anonyme, mais un être vivant qui souffre, peine, se dévoue et meurt. Ce solitaire ne se sentait à l'aise que dans un camp, au milieu des troupes, dans cette atmosphère de solidarité, dans cet entourage viril qui lui plaisait et dont la sympathie le rendait heureux. « D'abord du pain pour les hommes et du foin pour les chevaux. Ensuite seulement il allait se reposer, lisant une partie de la nuit à la lueur d'une bougie, dans sa tente ou dans une ferme hâtivement aménagée. »

La mort de sa mère, qu'il apprit pendant le siège de Lille, lui porta un coup sensible. Il était en communion d'esprit constante et parfaite avec elle. Le jour où elle mourut, il rêva de sa mère, dans une affreuse vision d'agonie. Quand le courrier de Bruxelles, trois semaines plus tard, lui apporta la confirmation de ses pressentiments, il constata que la duchesse avait expiré le 10 octobre, à l'heure même où il s'était réveillé en sursaut, sous l'impression accablante de son rêve, dans la ferme qui lui servait de quartier-général.

Eugène était âgé de soixante-dix ans lorsqu'il dut commander, pour la dernière fois, une armée, à la guerre de succession de Pologne. Avec 25 000 hommes, sur la rive droite du Rhin, il tint tête à 100 000 Français. Il ne remporta pas la victoire, mais cette dernière campagne fut, de l'aveu de Frédéric-le-Grand, « un typique chef-d'œuvre de haute école de guerre ». Il rentra à Vienne, fatigué et malade. Il avait donné la paix à l'Europe ; il se mit à souhaiter de connaître bientôt la paix d'un autre monde. Il s'éteignit le 20 avril 1736, dans la nuit, après avoir accompli, comme de coutume, son travail quotidien.

Avec lui disparaissait un des plus grands génies militaires de tous les temps. La carte de l'Europe, avec toutes ses chaînes de montagnes, ses vallées, ses plaines, était gravée dans sa mémoire ; il avait étudié chaque pli de terrain qui pouvait se prêter à un combat. Il avait commandé des armées en Hongrie contre les Turcs, dans les Pays-Bas, en Italie, sur le Rhin, en Bavière, dans la France du Nord

contre les Français, élargi les frontières de l'Empire jusqu'aux Balkans.

Ses idées stratégiques s'appuyaient sur ses lectures. Il étudiait sans cesse l'histoire des guerres. La vie d'Alexandre-le-Grand, de Quinte-Curce, était son livre de chevet. Il adaptait l'expérience de l'histoire aux besoins de son siècle, comparant le passé au présent. Il avait mis en pratique le principe qui avait valu à Annibal la victoire de Cannes : diviser les forces d'un ennemi supérieur. Dans ses entretiens sur la stratégie, il n'eut jamais la prétention d'avoir créé un nouveau système.

Sans s'inquiéter des intrigues et des cabales, il allait droit son chemin : « Celui qui fait son devoir est au-dessus des atteintes de la critique », aimait-il à répéter. Rien ne pouvait ternir sa gloire, elle était fondée sur des bases solides, sur le devoir, sur la connaissance des hommes, sur le caractère.

* * *

Le livre de M. Frischauer est d'une lecture attrayante, il donne une idée plus humaine, plus vraie de la personnalité complexe et attachante de son héros, que tous les ouvrages parus jusqu'ici sur ce génie de la guerre.

La figure énigmatique d'Eugène sort du mystère dont ses biographes l'avaient enveloppé, pour devenir proche et presque familière.

La traduction de M. Stelling-Michaud, souple, aérée, est si française qu'on oublie que le texte original a été écrit en allemand.

RÉDACTION.